

ne suis pas Senghor. Mon attitude à l'égard d'une langue est purement objective et pragmatique. (188)

Requiem pour les langues africaines? Le romancier ne le dit pas exactement. Mais il remarque, en prenant l'exemple de l'hindou et du gaélique, que les meilleurs écrivains de beaucoup de pays ne publient pas dans leur langue maternelle.

Il faut pouvoir dire, avec insistance, que cet entretien de Mongo Beti est d'une rare densité. Un véritable traité sur l'avenir des sociétés africaines. L'historien, le sociologue, l'anthropologue, le critique littéraire et le politologue y trouveront leur compte. Il est étonnant qu'un sujet aussi brillant ait été si peu écouté. N'est-ce pas le sort de tous les génies? En dépit de leur apparente discontinuité, les réflexions sont d'une extrême pertinence, et devraient renvoyer plein de « spécialistes » à leur copie. Ce texte confirme aussi ce qui est connu : la vaste culture d'un homme qui s'inspire de toutes les disciplines et de l'histoire de plusieurs peuples. Voilà donc l'homme qui s'en est allé, mais dont les propos ont toujours anticipé sur l'histoire. Il s'agit là d'un précieux testament intellectuel dont la postérité se souviendra. C'est pourquoi il est permis d'espérer, et il le dit. Le choix de ses modèles historiques est éloquent : Nelson Mandela et Martin Luther King. Le pessimisme du ton ne devrait tromper personne, car l'histoire comporte des retournements inattendus. Se référer aux États Unis et à l'Afrique du Sud. Que les dictatures minables et le néo-colonialisme français le tiennent pour dit : leurs jours sont comptés, car pour Mongo Beti, un cyclone finira par les terrasser. À lire absolument. Francophile trop sensible, s'abstenir.

Alexie Tcheuyap
Université de Calgary

Jacqueline Beaugé-Rosier. *Les Yeux de l'Anse du Clair.* Woodbridge (ON) : Les Éditions Albion Press, 2001. 148 p. ISBN 1-895667-10-0



acqueline Beaugé-Rosier, écrivaine franco-ontarienne d'origine haïtienne, a déjà plusieurs recueils de poésie, contes, nouvelles, essais à son effectif. *Les Yeux de l'Anse du Clair* prolonge sa réflexion poétique sur le pays natal, Haïti, mais sous une autre forme, celui du songe-récit. D'emblée, le titre à l'allure énigmatique annonce une orientation et une saisie de la trame narrative à travers une vision subjective et analogique du monde. Le récit privilégie la perspective du vieux Gédéon, prêtre d'origine haïtienne qui raconte les effets traumatiques de la répression politique vécue pendant son enfance. À travers les méandres de ses souvenirs et de ses sauts dans l'imaginaire, on ressent chez le

narrateur une profonde inquiétude sur le sort de l'humanité. Haïti est le pays d'enfance, jaillissant de la mémoire du narrateur maintenant adulte et installé ailleurs, mais dont le retour est un devoir moral et une occasion toujours douloureuse de faire face au passé.

Le récit souligne le retour à la « Caraïbe douce-amère » (*YAC*, 7) où cohabitent le merveilleux et la dure réalité de la pauvreté. On remonte jusqu'à l'enfant de sept ans qui vient de recevoir la première communion, et qui affirme sa participation à la communauté spirituelle des siens. L'avènement de cette expérience n'apporte aucune promesse comme en témoigne le ton amer du narrateur : « Il a fallu des années de malaise et d'amnésie camouflée pour qu'à notre tour, nous comprenions que nous n'étions jamais un enfant en état de grâce (*YAC*, 7). » Et tel est le noyau essentiel du récit : examiner en quoi et pourquoi il y a des enfances moins privilégiées que d'autres, rongées par la contrainte et la misère. Il n'empêche que le parcours de cette interrogation révèle un profond attachement au pays natal, à la communauté familiale et sociale, aux valeurs culturelles qui solidarisent dans le mystère de la vie. Le lecteur apprend par bribes et par sauts que le narrateur, Gédéon Délice, « enfant d'une promesse trahie par un fiancé désinvolte » (*YAC*, 22), ne connaîtra jamais sa mère, morte à 19 ans. La famille étendue prend en charge les soins et l'éducation de l'enfant : d'abord les grands-parents, Soifaite Délice et Grand-Ma Fita, puis l'oncle Orphéus et la tante Ortize l'intègrent sans difficulté au milieu social. Gédéon s'attachera tout particulièrement à sa cousine aînée Céliça, sa sœur spirituelle. Mais l'Histoire, c'est-à-dire la répression politique du pays, fragilise l'harmonie familiale dans laquelle respire l'enfant.

Il appartient bien, cependant, à l'Anse du Clair, un lieu privilégié, comme doit l'être celui de l'enfance, car « on est de son enfance comme de son pays », a-t-on dit. Dans cet autre espace, Gédéon se sent libéré, et il évoque la métaphore d'une tourterelle qui s'envole dans les cieux pour exprimer son désir de liberté. C'est un monde où il n'est pas contraint par les enjeux intéressés des autorités politiques, et il peut ouvrir ses ailes dans cet univers accueillant. Cet espace de liberté représente aussi un champ d'action possible, un lieu où il peut consolider son existence et rétablir l'équilibre perdu. Contrairement aux récits classiques d'enfance antillaise où l'écriture est plus souvent réaliste (je pense, en particulier, à *La Rue Cases-nègres* de Joseph Zobel), le récit de Beaugé-Rosier nous plonge dans un univers abstrait, flou, qui mêle et démêle les dimensions temporelles. On retrouve les mêmes thèmes : la misère, l'exploitation, l'injustice et l'aliénation mais il y a une différence importante avec Zobel. Ce dernier tente de restituer la réalité du petit peuple martiniquais dans toute sa complexité, identifiant les maux et les ennemis du peuple tandis que le récit de Beaugé-Rosier nous montre que cet ennemi n'est pas facile à repérer ni à combattre. Dans *Les Yeux de L'Anse du Clair*,

l'enfant est traumatisé et le premier défi à relever est de battre en brèche un espace où on peut laisser divaguer ses pensées et voir « clair ».

Justement, la difficulté de voir clair, c'est un peu et beaucoup l'histoire du pays. Le narrateur revient à l'histoire haïtienne et au baptême de feu infligé aux premiers libérateurs de la nation haïtienne. Cette genèse dans la violence a déclenché un concours d'événements qui ont profondément marqué le peuple haïtien comme en témoigne le passage suivant :

Elle fut la première Caraïbe libérée mais elle subit encore d'heure en heure le martyre de ses anciens héros (*YAC*, 92). Les tentacules de cette violence s'étendent et risquent d'étouffer la vie quotidienne, d'autant plus que même les petites communautés réelles ou imaginées perdent leur statut de refuge ou de havre (*YAC*, 93). Les forces du pays se conjuguent sous la répression des dictatures et des coups d'état sans parvenir à assurer aux citoyens le respect de droits fondamentaux. Conséquence inévitable : un climat de peur assiege et envahit le quotidien ; des parents disparaissent mystérieusement, des enfances sont déstabilisées par la tristesse et l'incertitude. La possibilité d'une enfance caractérisée par les jeux, l'insouciance et l'innocence était presque inexistante, car « il se trouvait plutôt, lui, Gédéon Délice, dans un lieu de tourments » (*YAC*, 23).

En même temps, cependant, le narrateur reconnaît le « miracle quotidien auquel [il] participait » (*YAC*, 59). Ce miracle dont il parle est le sentiment familial qu'il sentait émaner de son cercle de parents proches et éloignés, les vivants qui le protègent et lui donnent quelques lueurs d'espoir, mais aussi les ancêtres, les êtres invisibles. Nourri d'amour et de foi, Gédéon souligne que « [...] l'union du cœur et de l'esprit est notre sauvegarde et notre fortune » (*YAC*, 61).

Il n'est donc pas étonnant que ce soit le prêtre, l'orphelin rêveur, qui remplit la mission « [...] d'être un oranger magicien, prodigue et prolifique, qui rafraîchit sans réserve le voyageur assoiffé » (*YAC*, 31). À travers les côtés positifs d'une enfance, on a appris que la solidarité et la chaleur familiale sont restées ardentes et ont renouvelé la communauté. Gédéon Délice s'est donné pour mission de protéger et de prêter appui aux orphelins. Il offre hébergement, nourriture, compagnie, à tous les jeunes dans le besoin. Fort de ses propres expériences, il œuvre pour les victimes, rétablissant là où il peut un brin d'espoir.

Ainsi, ce retour au pays, « terre douce-amère qui n'hésite pas à marcher à contre-courant pour réapprendre à vivre » (*YAC*, 138), exige un examen de conscience, et une voie à trouver : l'éveil d'une conscience humaine à l'échelle mondiale est encore à réaliser. La vocation de Gédéon bat en brèche les barricades du monde réel, d'où son dernier appel à « l'ambivalente ruse de la parole

dormante » (expression empruntée à l'auteure dans un de ses poèmes) et son dernier conseil à l'impératif : « Rentrons et dormons! Pour bâtir l'Honneur, nos morts et nos ombres ont déjà payé le prix du sang. Laissons le silence pénétrer nos yeux et nous serons investis de force et de paix. [...] Le temps invisible dilate nos cœurs sereins et garde l'entrée des verts jardins. Rentrons et dormons! » (*YAC*, 148). Chez Beaugé-Rosier, le récit du retour au pays vient appuyer les rêves des jeunes gens qui pourraient avoir l'idéal de transformer leur monde et ...le monde autour d'eux, sans crainte des risques. Dans cette perspective, *Les Yeux de L'Anse du Clair* invite une immersion dans un univers organisé autrement; les pérégrinations fictives nous amènent à prendre conscience des clôtures arbitraires mais aussi des effets thérapeutiques enfouis dans l'émerveillement de l'imagination.

Suzanne Crosta
McMaster University

Pierre Léon. *Le Pied de Dieu. Lecture irrespectueuse de la Bible.* Toronto : éditions du Gref, 2001. 166 pages.

Dans *Le Pied de Dieu*, son dernier livre, Pierre Léon semble poursuivre un double objectif : dénoncer et faire rire; un mélange explosif qui rappelle à de nombreux égards l'auteur de *Candide*. Dans un esprit très voltairien, Pierre Léon, en effet, s'attaque allégrement aux images et aux récits de la Bible dont il fait — comme le dit la page de couverture — une « lecture irrespectueuse ». L'adjectif est un bel euphémisme. Le propos qui pourrait ressembler à une joyeuse partie de « chamboule-tout », comme il y en avait dans les foires, se change très vite en une entreprise de démolition en règle, tant l'auteur, d'une plume vive et acérée, égratigne, griffe et finit par défigurer son adversaire, un adversaire de taille : Dieu lui-même! Du moins ce qu'il croit être Dieu.

Comme son illustre prédécesseur philosophe, Pierre Léon utilise avec brio toutes les ressources de l'humour et de l'ironie. Le livre est un festival d'anachronismes drôles, de persifflages, de renversements de points de vue, de fausses naïvetés, de jeux de mots, de paradoxes, de calembours. Stylistiquement parlant, l'écriture de Pierre Léon est un régal. Que ce soit dans sa candeur bien feinte pour démonter des raisonnements spécieux ou dans son ironie la plus mordante, Pierre Léon trouve le mot qui fait mouche, l'alliance d'énoncés qui déstabilise, l'expression qui fait rire. De ce point de vue, quand Pierre Léon donne « des coups de pied au culte », il les donne bien et ils ne se perdent pas...